Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 22 (1919-1920)

Artikel: Un apôtre
Autor: Combe, Edouard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750141

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN APÔTRE

Genève possède un apôtre en la personne d'Emile Jaques-Dalcroze, qui infatigablement prêche son nouvel évangile éducatif et qui forme, dans le séminaire que son ardente foi a élevé, dans cet Institut Jaques-Dalcroze créé pour prendre la suite de l'Ecole d'Hellerau, des disciples en vue de disséminer la bonne doctrine nouvelle dans le monde entier. Il était tout indiqué que l'Institut Jaques-Dalcroze prît place à deux pas de l'Institut J. J. Rousseau. Et on s'attendait presque à ce que l'inventeur de la nouvelle doctrine s'appelât *Emile*. Tout ce qui concerne l'enfant et l'éducation semble à sa place dans la patrie du *citoyen de Genève,* et le fait d'avoir son centre à Genève est pour une doctrine pédagogique un immense avantage, équivaut presque à décupler la force de rayonnement de cette doctrine. Aussi voyons-nous que malgré la guerre, malgré les entraves de toute sorte que le fléau a mises aux rapports entre les hommes, la méthode Jaques-Dalcroze a fait en ces dernières années des pas de géant et paraît vraiment en passe de conquérir le monde.

Pourtant cela ne veut pas dire que toutes les résistances soient vaincues, et, comme de juste, c'est dans son pays même que le génial pédagogue se heurte aux attaques les plus âpres. Genève ne serait plus Genève si elle ne fournissait pas à la critique d'un homme qui l'honore son contingent de détracteurs et de *libertins.* Et Jaques-Dalcroze aura converti la Suède, l'Angleterre, la Russie, les Etats-Unis, longtemps avant d'avoir fait taire la meute de ceux qui chez nous le dénigrent.

Il y a là une constatation mélancolique pour l'artiste suisse qui aime son pays: la grande majorité de la critique musicale romande est aux mains de gens qui ne manquent pas une occasion de lancer quelque méchanceté au plus génial, au plus original, au plus fécond et au plus „romand" de nos musiciens. Je sais bien qu'il a pour lui le peuple, qui n'écrit pas dans les journaux, mais qui compte cependant dans notre pays: demandez aux 1800 exécutants du *Festival Vaudois,* à tous ceux qui participèrent à cette admirable *Fête de Juin.* Je sais bien qu'il a pour lui tous les enfants, et cela compte aussi, car les enfants, c'est l'avenir. J'ai pu constater l'ascendant extraordinaire du professeur sur ses élèves et

la vénération affectueuse que tous professent pour le „Maître". Les vrais musiciens ne s'y trompent pas non plus et se gardent bien de faire chorus avec les envieux pour qui une nature si belle et si riche est un vivant reproche. Mais Jaques-Dalcroze portera toujours forcément ombrage aux ratés, aux pédants, aux stériles qui donneraient tout au monde pour posséder un peu de sa belle abondance. A défaut de meilleur argument ils lui reprochent d'écrire trop — Mozart a beaucoup trop écrit, mais il en est tout de même resté quelque chose —, ou ils taxent sa facilité et son naturel de banalité et de vulgarité. Je connais Jaques-Dalcroze depuis que nous portions tous deux des culottes courtes, et je puis, je dois, puisque l'occasion s'en présente, lui rendre ce témoignage que je n'ai jamais rencontré une plus pure nature d'artiste, un don musical aussi spontané et jaillissant, servi par une plus scrupuleuse honnêteté d'ouvrier. Ce que l'on déclare vulgaire ou banal, c'est ce sentiment de la musique populaire qui la lui fait retrouver sans effort en lui-même, si bien que ses mélodies semblent jaillir de l'âme du peuple sans intermédiaire. Et la meilleure preuve qu'elles ne sont pas banales, c'est que dès la troisième note on y reconnaît la patte de l'auteur. Parmi ces simples mélodies on trouverait sans peine de quoi lier une gerbe de petits chefs d'œuvre qui suffiraient à immortaliser n'importe quel compositeur. Mais il y a autre chose; et des œuvres comme les deux concertos de violon (le second surtout) et comme cette perle sans défaut: *Le bonhomme Jadis*, sont de celles qui classent un maître au tout premier rang.

Jaques-Dalcroze a commencé par n'être que compositeur; mais de bonne heure lui vint un appel du Conservatoire de Genève, qui désirait se l'attacher comme professeur d'harmonie. A ce moment-là, il vit surtout dans cet appel, sans doute, une „situation fixe" et le moyen de rentrer au pays, auprès de parents qui l'adoraient. L'idée que l'activité du professeur allait gêner celle du créateur lui traversa-t-elle l'esprit, à cette heure où il s'agissait de quitter une existence de libre production à Paris pour s'astreindre à d'absorbants devoirs? Ou plutôt eut-il à ce moment solennel de sa vie l'intuition qu'une voie nouvelle s'ouvrait devant lui, pour laquelle il était exceptionnellement qualifié? Toujours est-il qu'on s'aperçut bien vite qu'en Jaques-Dalcroze on avait un professeur décidé à ne pas suivre l'ornière et à se creuser lui-même un sillon. Je plains

un peu le directeur du Conservatoire, dérangé à chaque instant dans sa douce quiétude par un novateur qui l'assaillait de propositions et de suggestions dont la plupart lui paraissaient sans doute parfaitement saugrenues; mais je réserve le plus gros de ma pitié pour le pauvre chercheur qui avait pris sa mission au sérieux et qui voyait s'ouvrir devant lui des horizons toujours plus vastes, sans trouver, hélas! beaucoup d'aide et de compréhension auprès de ses supérieurs hiérarchiques.

Mais dès cette époque Jaques-Dalcroze avait pour lui *les élèves,* c'est-à-dire l'essentiel. Et il obtenait de ses élèves des résultats devant lesquels force était de s'incliner. Lui-même apprenait en enseignant, au jour le jour, greffant expérience sur expérience, perfectionnant toujours son système pédagogique et découvrant à chaque nouvelle trouvaille des possibilités plus grandioses. Jusqu'au jour où, sûr de lui et possesseur d'une doctrine parfaite en toutes ses parties, il entreprit l'apostolat en grand.

Je demande la permission d'ouvrir une parenthèse pour attirer l'attention sur le formidable labeur de cet homme. Car, contrairement à ce qu'on pouvait craindre, ses travaux pédagogiques ne diminuèrent en rien sa production personnelle. Il accumulait livres de chansons sur œuvres pour piano, musique de chambre sur partitions d'opéra et sur festspiels. Il avait moins de trente ans lorsqu'il commença à professer au Conservatoire: presque tout son œuvre de compositeur est postérieur, et cet œuvre est colossal. Mais au prix de quel effort herculéen est-il arrivé à mener de front tant de choses, seuls le savent ceux qui comme moi le voyaient de près. En 1896, année de l'Exposition nationale de Genève, il acheva en même temps l'énorme partition de *Sancho* et celle du *Poème alpestre,* sans pour cela sacrifier ses leçons publiques et particulières. Mais il faillit en mourir.

Toute cette vie m'a repassé sous les yeux pendant que je lisais le dernier livre que Jaques-Dalcroze a publié chez Fischbacher à Paris et chez Jobin à Lausanne.[1]) Ce livre n'a d'autre unité que celle d'une belle vie. Il réunit des pages écrites à des époques échelonnées sur une vingtaine d'années. Et pour qui lit attentivement, il est possible de suivre pas à pas l'évolution qui s'est accomplie dans l'esprit de l'auteur.

[1]) *Le rythme, la musique et l'éducation.*

Pédagogue né, Jaques-Dalcroze étudie ses élèves sans relâche. Il veut se rendre compte de tout ce qui se passe dans un cerveau d'élève musicien; il n'est satisfait que lorsqu'il a découvert la raison d'un échec, d'un insuccès. Il modifie sa méthode en conséquence, tâtonnant, retouchant, exultant lorsqu' enfin il a trouvé! Ses élèves se passionnent autant que lui pour les expériences, car il sait toujours les intéresser, les faire collaborer à leur propre instruction, il sème en eux des germes qui leur permettront de poursuivre seuls leur développement. Ces années de début sont des années d'exaltation intense. Le maître sent qu'il est sur la voie, que quelque chose de grand se prépare. Il a mis le doigt sur un moyen éducatif nouveau dont chaque jour lui démontre les ressources presque illimitées. A la longue, ses recherches l'absorbent tout entier; il compose moins, ou s'il compose, c'est pour ses élèves. Il devient une sorte de possédé — ses ennemis diront „maniaque" —; bref, il est désormais l'homme d'une idée, d'une idée à laquelle il juge qu'il vaut la peine de consacrer sa vie. Il sera l'homme du Rythme, il ressuscitera l'Orchestique antique, il rendra sa liberté au corps humain enchaîné par mille préjugés, déchu depuis longtemps de sa dignité ancienne. De ce corps il fera un magnifique instrument d'art, la plus vibrante des lyres, et du même coup il libérera les esprits en élargissant sans mesure le domaine de la conscience. Et il n'aura de repos aussi longtemps qu'il n'aura pas gagné à sa cause ceux de qui dépend l'école publique, car il le sent bien: il n'aura rien obtenu tant qu'il n'aura pas introduit sa méthode à tous les degrés de l'enseignement obligatoire et gratuit. Ce qu'il veut, ce n'est pas former quelques sujets exceptionnels, prodiges à exhiber en public; ce n'est pas un art de privilégiés et d'oisifs; il désire mettre *tous* les enfants au bénéfice d'un enseignement qui les rendra plus heureux, plus libres, plus puissants, qui les initiera à la beauté, leur apprenant du même coup à la comprendre, à l'apprécier et à la créer.

Etant apôtre, sans doute est-il exclusif et intransigeant. Constamment concentré sur un unique objet, il considère assez naturellement cet objet comme le plus important au monde. Il est difficile pour quelqu'un qui n'a pas suivi pas à pas le même chemin de souscrire à toutes ses conclusions. Non que ces conclusions soient nécessairement fausses, peut-être sont-elles justes, mais elles parais-

sent forcément étranges à qui ne leur a jamais donné auparavant une pensée. Il faut s'y faire et essayer de retracer mentalement la route que Jaques-Dalcroze a faite patiemment pendant plus de vingt ans. Il faut surtout chercher à comprendre les résultats obtenus. Ces résultats frappent tout autrement après la lecture du volume intitulé simplement *Le rythme, la musique et l'éducation* qu'après une séance où des élèves ont accompli certains tours de force au commandement de leur professeur. On comprend soudain, en lisant, tout ce qu'il y a *en profondeur* derrière ces tours de force. On comprend bien d'autres choses encore que je ne puis vous dire, mais que vous saurez aussi bien que moi quand vous aurez lu. On comprend ce qu'il est si difficile de comprendre : c'est qu'il ne s'agit pas dans la méthode de Jaques-Dalcroze d'ajouter une nouvelle technique à tant d'autres, mais de mettre des corps libérés à la disposition de l'âme antique retrouvée, de cette âme antique qui avait su réaliser un équilibre que depuis nous avons perdu pendant de longs siècles. Il s'agit de faire des hommes et des femmes complets.

Sans doute on peut discuter les détails. Ainsi la perception exceptionnellement aiguisée de Jaques-Dalcroze assimile la dissonance d'un corps suivant sur la scène un autre rythme que la musique jouée à l'orchestre à celle que produirait un chanteur chantant dans un autre ton une musique entièrement étrangère à celle jouée par les instruments. On s'explique pourtant très bien que la chose choque moins, car dans le second cas il y a réaction de son contre son, c'est-à-dire de deux éléments identiques, alors que si le rythme est musique, il ne l'est pas exclusivement, puisqu'il existe dans d'autres arts que la musique, et en outre il n'est pas son, mais dans le cas d'un corps en mouvement, il est perçu par l'œil, non par l'oreille. On conçoit donc facilement que la dissonance résultant de perceptions par deux organes différents soit moins cruellement ressentie que celle résultant de deux perceptions du même organe. Mais sans doute Jaques-Dalcroze admet-il cela et n'a-t-il entendu que donner une forme frappante à sa pensée au moyen d'une comparaison qui la dépasse. Et peut-être bien que pour des organismes éduqués par le rythme selon la méthode Jaques-Dalcroze la réaction serait aussi forte dans les deux cas ; j'en doute pourtant.

Est-il nécessaire d'énumérer les chapitres de l'ouvrage? Je ne le crois pas. Les premiers sont des articles déjà anciens; l'un est un extrait d'une brochure sur la réforme de l'enseignement musical à l'école, que Jaques-Dalcroze écrivit en 1905 pour l'Association des musiciens suisses, laquelle la répandit très largement, avec un résultat très mince. Il y a dans ce volume tout l'essentiel de ce que Jaques-Dalcroze professe, la matière de tout ce que l'on enseigne à son Institut. C'est tout un monde; et c'est prodigieusement intéressant. Des exemples notés facilitent l'intelligence de ce qui est dit au sujet des possibilités d'enrichissement de la composition par le rythme retrouvé. Après avoir lu cela, analysez certaines œuvres de Jaques-Dalcroze lui-même, mais aussi d'autres modernes, la danse de *L'histoire du soldat* de Stravinsky, par exemple, et vous comprendrez ce que l'on peut attendre pour l'art de l'avenir d'une telle doctrine. Ecoutez, ou jouez-vous au piano le *Bonhomme Jadis* ou les *Jumeaux de Bergame,* constatez le naturel de cette musique, comme elle semble couler de source, comme rien jamais n'y frappe comme recherché ou précieux, et comparez ce résultat avec l'inouïe flexibilité du rythme, dont on peut dire que l'ancienne conception de la mesure a disparu. Cette petite expérience vous en dira plus que des volumes de théorie.

Et vous vous inclinerez avec respect devant l'apôtre.

BÂLE EDOUARD COMBE

□□□

HEUTE UND EINST

Von MAX GEILINGER

Der Sommer naht durch sanfter Halme Gedränge,
Über heiß sehnende Saat, und Flieder und Sonne glühn
Und die weißen Röschen der dunklen Stechpalmen
Blühn in Menge, warm an ihren Ast gekauert;
Denn jede Unschuld bangt nach treuer Hut.

Doch wenn der Flieder kahl im Wind erschauert,
Seh' ich euch wieder, rote Tropfen Blut.

□□□